

En présence de ces deux hommes gisant sur le sol, l'un à l'état de cadavre, l'autre dont le cœur battait encore, Kayette avait appelé au secours, et l'on sait ce qui s'était passé. Les premiers cris, entendus par M. Cascabel, c'étaient ceux des voyageurs assassinés ; les seconds, c'étaient ceux de la jeune Indienne.

La nuit s'écoula. La *Belle-Roulotte* n'eut point à repousser une agression des meurtriers, qui, sans doute, s'étaient hâtés de fuir le lieu du crime.

Le lendemain, Cornélia ne constata rien de nouveau dans la situation du blessé, qui semblait toujours aussi inquiétante.

Dans cette circonstance, Kayette se montra fort utile, en allant cueillir certaines herbes dont elle connaissait les qualités antiseptiques. Elle les fit infuser, et, trempées dans cette infusion, de nouvelles compresses furent posées sur la plaie, qui ne laissait plus échapper une goutte de sang.

Pendant la matinée, on put observer que le blessé commençait à respirer plus facilement ; mais ce n'étaient que des soupirs—pas même de vagues paroles entrecoupées qui s'échappaient de ses lèvres. Ainsi il était impossible d'apprendre qui il était, d'où il venait, où il allait, ce qu'ils faisaient sur la frontière alaskienne, dans quelles conditions son compagnon et lui avaient été attaqués, et quels étaient leurs agresseurs.

De toute façon, si l'attentat avait eu le vol pour mobile, ces misérables, trop pressés de s'enfuir à l'arrivée de la jeune Indienne, avaient manqué un coup de fortune, dont ils ne retrouveraient guère l'équivalent dans ces pays si peu fréquentés.

A cela nul doute, car M. Cascabel ayant enlevé les habits du blessé, il avait trouvé dans une ceinture de cuir, serrée à sa taille, quantité de pièces d'or d'origine américaine et russe. Le tout formait un total d'environ quinze mille francs. Cet argent fut mis en sûreté pour être restitué dès qu'il y aurait lieu. Quant aux papiers, il n'y en avait aucun, si ce n'est un carnet de voyage, avec quelques notes, tantôt en russe, tantôt en français. Rien, rien qui pût permettre d'établir l'identité de l'inconnu.

Ce matin-là, vers neuf heures, Jean dit :

« Père, nous avons un devoir à remplir envers ce corps qui est resté sans sépulture.

—Tu as raison, Jean, partons. Peut-être trouverons nous sur lui quelque écrit qui nous renseignera — Tu nous accompagneras, ajouta M. Cascabel en s'adressant à Clou. Emporte une pioche et une pelle. »

Munis de ces outils, tous trois quittèrent la *Belle-Roulotte*, non sans s'être armés, et ils se dirigèrent le long de cette lisière du bois qu'ils avaient suivie la veille.

En peu de minutes il retrouvèrent l'endroit où le meurtre avait été commis.

Ce qui ne leur parut pas douteux, c'est que les deux hommes s'étaient installés à cette place pour passer la nuit. Il y avait là les traces d'une halte, les restes d'un feu dont les cendres fumaient encore. Au pied d'un gros pin, des herbes avaient été entassées, afin que les deux voyageurs pussent s'étendre, et peut-être dormaient-ils quand ils avaient été attaqués.

Quant au mort, il était déjà saisi par la rigidité cadavérique.

A son costume, à sa physionomie, à ses mains rudes il fut aisé de reconnaître que cet homme, âgé de trente ans au plus, devait être le domestique de l'autre.

Jean fouilla ses poches. Il n'y trouva aucun papier. Pas d'argent, non plus. A la ceinture, un revolver de fabrication américaine, chargé de six balles, et dont l'infortuné n'avait pas eu le temps de se servir.

Evidemment, l'attaque avait été soudaine et imprévue, et les deux victimes étaient tombées en même temps.

A cette heure, aux alentours de la clairière, la forêt était déserte. Après une courte exploration, Jean revint sans avoir vu personne. Il était évident que les meurtriers n'avaient point reparu, car ils eussent déposé le corps, et tout au moins pris le revolver qui se trouvait encore à sa ceinture.

Cependant, Clou avait creusé une fosse assez profonde pour qu'un cadavre n'y put être détérré par la griffe des fauves. Le mort y fut déposé, et

Jean dit une prière quand la terre eut recouvert cette tombe.

Ensuite M. Cascabel, Jean et Clou retournèrent au campement. Là, tandis que Kayette demeurait au chevet du blessé, Jean, son père et sa mère voulurent conférer ensemble.

« Il est certain, dit M. Cascabel, que, si nous reprenons le chemin de la Californie, notre homme n'y arrivera pas vivant. Ce sont des centaines et des centaines de lieues à faire. Le mieux serait de gagner Sitka, où nous pourrions être arrivés dans trois ou quatre jours, si ces maudits policiers ne nous défendaient pas de mettre le pied sur leur territoire.

—C'est pourtant à Sitka qu'il faut aller, répondit résolument Cornélia, et c'est à Sitka que nous irons !

—Et comment ? Nous n'aurons pas fait une lieue que nous serons arrêtés.

—N'importe, César ! Il faut partir et du bon pied ! Si nous rencoutrons les agents, nous leur raconterons ce qui s'est passé, et possible est-il qu'ils ne refusent pas à ce malheureux ce qu'ils nous ont refusé... à nous ? »

M. Cascabel secoua la tête en signe de doute.

« Ma mère a raison, dit Jean. Essayons d'atteindre Sitka, même sans chercher à obtenir des agents une autorisation qu'ils ne donneraient pas. Ce serait perdre du temps. D'ailleurs, il est probable qu'ils nous croient repartis pour Sacramento et se soient éloignés. Depuis vingt-quatre heures, nous n'en avons pas aperçu un seul. Ils n'ont pas même été attirés par les détonations d'hier soir.

—C'est vrai, répondit M. Cascabel, et je ne serais pas surpris qu'ils se fussent retirés.

—A moins que... dit observer Clou, qui était venu prendre part à la conversation.

—Qui... à moins que... C'est entendu ! » répliqua M. Cascabel.

L'observation de Jean était juste, et peut-être n'y avait-il rien de mieux à faire que de prendre le chemin de Sitka ?

Un quart d'heure écoulé, Vermout et Gladiateur étaient attelés. Bien reposés durant cette stoppe ils pourraient fournir une solide traite pendant cette première journée de marche. La *Belle-Roulotte* partit et ce fut avec une satisfaction peu déguisée que M. Cascabel abandonna le territoire colombien.

« Enfants, dit-il, ouvrons l'œil et que ce soit le bon ! Quant à toi, Jean, impose le silence à ton fusil ! Il est tout à fait inutile de signaler notre passage.

—Et d'ailleurs la cuisine ne chômera pas ! » ajouta M<sup>me</sup> Cascabel.

Le pays, au nord de la Colombie, quoiqu'il soit assez accidenté, était d'un cheminement facile, même en côtoyant ces nombreux canaux qui séparent les archipels sur la lisière du continent. Pas de montagnes en vue jusqu'aux dernières limites de l'horizon. Parfois, mais très rarement, une ferme isolée, à laquelle la famille se gardait bien de rendre visite. Ayant bien étudié la carte du pays, Jean se débrouillait assez aisément, et il espérait atteindre Sitka sans recourir aux services d'un guide.

Mais, ce qui importait avant tout, c'était de ne rencontrer aucun agent, ni ceux de la frontière, ni ceux de l'intérieur. Or, dans ce premier trajet, toute liberté semblait laissée à la *Belle-Roulotte* de rouler à sa fantaisie. Il y avait même là de quoi surprendre. Aussi M. Cascabel était-il non moins surpris que satisfait.

Cornélia mettait le fait au compte de la Providence, et son mari n'était pas éloigné de penser comme elle. Jean, lui, inclinait à croire que quelque circonstance avait dû modifier les procédés de l'administration moscovite.

Les choses allèrent de la sorte pendant les 6 et 7 juin. On se rapprochait de Sitka. Peut-être encore la *Belle-Roulotte* aurait-elle pu marcher plus vite, si Cornélia n'eût redouté les secousses pour son blessé, que Kayette et elles ne cessaient de soigner, l'une comme une mère, l'autre comme une sœur. Il était toujours à craindre qu'il n'atteignit pas vivant le terme du voyage. Si son état ne s'était point empiré, on ne pouvait malheureusement pas dire qu'il se fût amélioré. Les quelques ressources qu'offrait la petite pharmacie, le

peu que ces deux femmes étaient à même de faire pour une blessure si grave et qui eût nécessité la présence d'un médecin, comment cela eût-il pu suffire ? Le dévouement ne saurait remplacer la science,—par malheur,—car jamais sœurs de charité ne se montrèrent plus dévouées. D'ailleurs, chacun avait pu apprécier le zèle et l'intelligence de la jeune Indienne. Elle avait l'air de faire déjà partie de la famille. C'était en quelque sorte une seconde fille que le ciel avait donnée à Mme Cascabel.

Le 7, dans l'après-midi, la *Belle-Roulotte* traversa à gué le Stekin-river, petit cour d'eau qui se jette dans l'une de ces étroites passes ménagées entre la terre ferme et l'île Baranow, à quelques lieues seulement de Sitka.

Dans la soirée, le blessé put prononcer quelques paroles :

« Mon père... là-bas... le revoir ! » murmurait-il.

Comme ces mots étaient dits en russe, M. Cascabel les avait très bien compris.

Il y avait aussi un nom qui fut répété à plusieurs reprises :

« Ivan... Ivan... »

Nul doute que ce fût le nom du malheureux domestique, assassiné près de son maître.

Il était très probable que tous deux étaient d'origine moscovite.

Quoi qu'il en soit, puisque le blessé commençait à retrouver la parole avec le souvenir, la famille Cascabel ne tarderait pas à connaître son histoire.

Ce jour-là, la *Belle-Roulotte* était parvenue sur les bords de l'étroit canal qu'il faut franchir pour atteindre l'île Baranow. Par suite, il y avait donc lieu de recourir aux bateliers qui font le service de ces nombreux détroits. Or, se mettre en relation avec les gens du pays, M. Cascabel ne pouvait espérer le faire en leur cachant sa nationalité. Il était à craindre que la fâcheuse question des passeports, ne surgit de nouveau.

« Eh bien, dit-il, notre Russe n'en sera pas moins venu jusqu'à Sitka ! Si les policiers nous obligent à retourner sur la frontière, du moins, le garderont-ils, comme étant un de leurs compatriotes, et puisque nous avons commencé par le sauver, c'est bien le diable s'ils n'achèveront pas de le guérir ! »

Raisonnement qui avait du bon, mais qui ne laissait pas d'inquiéter la famille touchant l'accueil qui lui serait fait. C'est qu'il eût été bien cruel, une fois à Sitka, d'être contraint de reprendre le chemin de New-York.

Cependant, tandis que la voiture attendait sur le bord du canal, Jean était allé s'enquérir du bac et des bateliers, qui procéderaient à l'embarquement.

Kayette vint en ce moment prévenir M. Cascabel que sa femme le demandait, et il se rendit aussitôt près d'elle.

« Notre blessé a certainement recouvré toute sa connaissance : dit Cornélia. Il parle, César, et il faut que tu tâches de comprendre ce qu'il veut dire ! »

En effet, le Russe avait ouvert les yeux, et les promenait autour de lui, comme interrogeant du regard ces personnes qu'il voyait pour la première fois de sa vie. Par instants, quelques paroles incohérentes s'échappaient de ses lèvres.

Et alors, d'une voix si faible qu'on l'entendait à peine, il appela son domestique Ivan.

« Monsieur, dit M. Cascabel, votre domestique n'est point ici, mais nous sommes là... »

A ces mots, prononcés en français, le blessé répondit dans la même langue :

« Où suis-je ? »

—Chez des gens qui ont pris soin de vous, monsieur.

—Mais ce pays ?

—C'est un pays où vous n'avez rien à craindre, si vous êtes Russe.

—Russe... oui !... Russe !

—Eh bien ! vous êtes dans la province d'Alaska, à quelques lieues de la capitale...

—L'Alaska ! » murmura le blessé.

Et il sembla qu'un sentiment de terreur venait de se révéler dans son regard.

« Les possessions russes ! répéta-t-il.

—Non ! Les possessions américaines ! »

Jean venait d'entrer : c'était lui qui parlait ainsi.